

# MARION BRUNET

## L'ÉTÉ CIRCULAIRE



GRAND PRIX  
DE LITTÉRATURE  
POLICIÈRE



MARION BRUNET

*L'Été circulaire*

ROMAN

Le Livre de Poche remercie les éditions  
Albin Michel pour la parution de cet extrait

ALBIN MICHEL

## Garce

Chez eux, se souvient Johanna, une main au cul c'était un truc sympa, une façon d'apprécier la chose, de dire « t'as de l'avenir » – à mi-chemin entre une caresse et une tape sur la croupe d'une jument. Les filles avaient des atouts, comme au tarot, et on aurait pu croire que si elles jouaient les bonnes cartes au moment adéquat, il y avait moyen de gagner la partie. Mais aucune d'elles – ni Jo ni sa sœur Céline – n'a jamais gagné aucune partie. C'était mort au départ, atout ou appât, elles pouvaient s'asseoir sur l'idée même du jeu, vu qu'elles n'avaient pas écrit les règles.

Ce soir, Céline, c'est pas une main au cul qu'elle se prend, c'est une main dans la gueule. Le père, fou de rage, s'en étouffe à moitié. Déjà qu'il n'a pas beaucoup de vocabulaire, là, c'est pire. Il retourne la tête de sa fille de son énorme paluche de maçon ; elle s'écroule sur le sol de la cuisine – un tas de tissu mouillé. Ça fait un bruit bizarre, comme si des petits bouts d'elle s'étaient brisés.

— C'est *qui* ?

Céline est bien incapable de répondre, même si elle avait décidé de parler. Elle tente de reprendre sa

respiration. Ses cheveux pendent en rideau, on ne voit ni ses yeux ni sa bouche. Jo voudrait bien l'aider mais elle sent ses pieds vissés au sol comme ceux d'un lit de prison.

La cuisine sent le détergent et la lavande, fragrance de pub pour le grand Sud, cigales et compagnie.

— C'est qui l'ordure qui t'a fait ça ? C'est qui, le fils de pute sorti du con d'une chienne, qui a osé faire ça ?

La mère remplit un verre d'eau. Il lui échappe des mains et roule dans l'évier en inox. Elle chuchote *Arrête*, mais sans conviction. D'ailleurs, on ne sait même pas à qui elle s'adresse.

— Tu vas répondre, oui ?

Et puis le père cesse de crier. Son menton se met à trembler, une menace bien pire – Jo détourne les yeux. La mère s'accroupit, son verre d'eau à la main, et elle relève le visage de Céline sans douceur. Elle l'a jamais eue, faut dire. L'espace d'un petit instant, on pourrait se demander si elle va lui jeter l'eau au visage ou l'aider à boire. Céline pousse le sol d'une main, s'agrippe de l'autre au poignet de sa mère. L'eau déborde, coule sur le genou nu de la mère qui s'en agace. Dans un mouvement de recul, elle pose le verre par terre, se redresse difficilement – une très vieille femme, d'un coup, malgré son air d'avoir toujours trente ans. Céline lâche son poignet, reste prostrée sur un coude. Sa bouche a enflé, son nez semble tordu. Le père n'a jamais frappé aussi fort. Elle saisit le verre pour boire mais l'eau coule à côté, sur son menton et sur son tee-shirt décoré d'une vanité rose avec des paillettes autour, et du sang aussi qui jaillit en

bulles de sa narine droite. Des milliers de pointes lui cisailent le ventre.

Le père a croisé les bras, il a repris des forces jusque dans sa posture, et il défie Céline du regard. Elle a les yeux pleins d'eau, les joues creuses à force de serrer les dents.

— Elle dira rien, siffle la mère. Elle dira rien, cette garce.

## Freed from Desire

Quand ils ont quitté la maison, plus tôt dans la soirée, ils étaient presque beaux. La mère, bronzage carotte et peau luisante de crème, portait sa chaîne dorée avec le pendentif en dauphin. Elle avait l'air si jeune, mordillait l'animal entre ses incisives, souriait par inadvertance. Le père sentait le savon et l'after-shave, il respirait fort. D'un geste vif, il a rangé son paquet souple de Marlboro dans la poche de sa chemise – déjà mouillée de sueur au col –, en a allumé une dans le soir tombant. Ses yeux se plissaient dans la lumière encore vive, violacée. Il observait les rangées de vignes comme s'il en était propriétaire.

Céline, fidèle à chaque début d'été, exposait son indécente beauté dans des fringues trop étroites, son short en jean coupé si court que le pli de chair entre fesse et cuisse s'ouvrait et se fermait à chacun de ses pas. Mais Jo, elle, se foutait bien de sa tenue ; elle allait à la fête foraine, comme chaque année depuis toujours, vaguement écoeurée d'y trouver malgré elle une certaine excitation. Alors, son slim sale aux genoux, son débardeur noir sans forme, c'était bien

assez. Elle se laissait couler sur l'épaule de sa sœur comme une algue molle.

— Pourquoi on prend pas la bagnole ?

Personne ne lui a répondu. On entendait les basses au loin ; dix minutes à pied, grand maximum.

Ils marchaient tous les quatre sur le bord de la route, et c'était si rare. Les filles ont accéléré pour mettre de la distance, comme quand elles étaient gosses. Les herbes sèches rentraient dans les sandales, agaçaient les orteils. Elles sautillaient sur une seule jambe, se tenaient aux épaules pour les retirer. En vue de la fête, en passant près de la croix en pierre, elles ont repris une certaine lenteur pour ne pas montrer aux autres, en tas au cœur des machines, qu'elles étaient quand même impatientes.

Le village était transformé : la fête foraine, installée pour trois jours, modifiait les rues, offrant une liesse collante et des odeurs d'huile chaude jusque sur la placette centrale, juste à côté de l'église. Le père et la mère ont rejoint la buvette, les copains du père et leurs femmes y étaient déjà. Ça riait fort et gras, c'était joyeux. Le Patrick essayait de faire danser sa femme qui braillait en rigolant qu'elle n'avait pas envie et qu'il était déjà trop saoul. Ils avaient l'air amoureux, on ne voyait presque plus qu'il lui avait explosé la gueule une semaine plus tôt. Elle se tortillait dans une robe bleutée – un gros papillon du soir. Les femmes ont pris du rosé, les hommes un pastis. Ils ont salué les filles, qui ne se sont pas attardées.

— Dis donc, ta grande, va falloir la surveiller, a lâché la femme de Patrick, dans une grimace où perçait l'envie.

Le père a souri fièrement en suivant des yeux le petit cul de Céline. Seize ans et des promesses. Patrick s'est raclé la gorge, a commandé un autre verre.

Les mêmes se sont retrouvés, comme chaque année, bandes et familles qui s'ignorent ou se fondent dans la friture et le chaos des animations. Une fois par an. C'est vrai qu'il y a aussi la Saint-Jean, et la kermesse de l'école. Mais la fête foraine, c'est le mieux. Céline a toujours aimé ça, reine de la fête, adulée des garçons – toutes bandes confondues. Même quand elle était plus jeune, il y avait les coins d'ombre où se laisser glisser contre le corps d'un petit ami, jouer à ne pas aller plus loin mais s'arrêter tout au bord. Eux rêvaient de ses doigts aux ongles roses sur leur petit pénis dressé ; elle serrait amoureusement de grosses peluches gagnées à la carabine en espérant des mots d'amour. Et s'il fallait se laisser tâter maladroitement les seins pour obtenir de pauvres *Je t'aime* balbutiants et autres dérivés sans imagination, elle était prête. Elle voulait bien, un peu. Jo faisait le guet.

Mais ce soir-là, il n'y avait que sa sœur pour voir que Céline faisait semblant. Elle ouvrait sa gorge pour rire aux inepties de Lucas, aux blagues foireuses d'Enzo. Son gloss brillait pour la galerie.

Elles se sont approchées de la Tarentule, avec les autres. Dix ans que l'attraction a débarqué ici, les nacelles en aluminium qui clignotent en rouge et jaune, les lumignons qui s'affolent sur *Freed from Desire*. Le vertige, toujours, et les cris lorsque la structure de métal se met en marche et soulève les grappes de voltigeurs volontaires. Même les vieux ça les

amuse, de voir la jeunesse s'embarquer là-haut pour se faire des frayeurs. Personne n'a jamais eu l'air de trouver étrange que le même morceau de *dance* passe, année après année, comme si le temps s'était arrêté en 1996, vingt ans plus tôt.

Céline et Jo, elles connaissent par cœur. Elles ne comptent plus le nombre de fois où elles ont hurlé tout en haut, quand les sièges commencent à tourner lentement sur eux-mêmes avant de tomber à une vitesse dingue pour remonter tout aussi vite. Mais elles y retournent chaque fois, pour le frisson.

Déjà, Lucas essayait de doubler Enzo pour monter avec Céline.

Elle a passé sa main sous sa nuque pour balancer ses cheveux vers l'arrière, et le temps s'est arrêté dans les yeux des mecs, dans l'envolée et jusqu'à la gifle de sa chevelure retombant dans son dos. Après ils se sont remis à respirer, un peu moins fiers et beaucoup plus courageux que tout à l'heure, le sourire un peu con, aussi. Mais malgré le jeu, malgré les autres, malgré le plaisir du son poussé au maximum – qui forçait à crier ou à coller ses lèvres au bord d'une oreille –, l'euphorie n'était que feinte. Il y avait déjà cette chose en elle, qu'elle faisait encore semblant d'ignorer : une conséquence logique, une logique froide qui veut que la misère n'engendre rien d'autre que la misère. Elle se mentait encore un peu, le temps d'un tour de manège, le temps de voir se battre deux gars pour avoir le privilège de serrer sa taille en plein tournis, recueillir ses cris de frayeur et ses cheveux emmêlés dans les descentes de la machine, espérer plus. Pourtant, déjà, la tête levée vers la grosse araignée de fer et les pieds sur

les marches striées qui clignotaient en couleur, elle se sentait mal. C'était absurde : elle n'avait pas peur du vide, ni de la vitesse, elle avait toujours aimé les manèges. Une oppression un peu collante – intuition séculaire ?

Céline s'est tournée vers Enzo, l'a élu d'un regard pour cette première montée. Lucas était déçu mais il y en aurait d'autres, ils faisaient dix tours par soir de fête foraine, la soirée commençait à peine. Pas sûr que le premier sur l'échiquier soit toujours le gagnant. Il s'est éloigné pour rouler un joint. Le prochain tour serait pour lui. Vanessa s'est agrippée à Manon, à moins que ce ne soit le contraire. Elles gloussaient en repoussant Anthony qui les enlaçait en chuchotant des trucs à leurs oreilles qu'elles faisaient semblant de ne pas comprendre. Elles secouaient la tête, les hanches. Leurs yeux brillaient. La musique saturait l'air autour d'eux, faisait vibrer le sol, remontait le long des jambes – *Want more and more, people just want more and more* –, même celles de Jo. Ses genoux vibraient un peu, elle n'aurait pas su définir clairement si elle aimait cette fureur-là ou tout le contraire. Ses yeux allaient des nacelles enfin libérées à sa sœur.

— T'es sûre que ça va ?

Elle était obligée de hurler. Céline n'a pas répondu, toute blanche, l'œil dilaté par les lumières hystériques. Elle a acquiescé, gardé la tête baissée, cheveux devant le visage.

— T'es pas obligée si tu te sens mal, a repris Jo. C'est pas comme si on était là chaque année à se fader le même manège depuis dix ans.

Ç'a eu le mérite de faire sourire Céline. Qui s'est penchée pour gratter une piqûre de moustique sur son mollet. En se redressant, elle a senti que ça tournait, des petits points blancs altéraient sa vision. La sueur rinçait sa nuque – mais avec cette masse de cheveux et l'été qui pointait – déjà moite ; elle aurait dû les attacher. Et puis le monde, le bruit, la chaleur des moteurs qui montait de la machine...

— Viens, on se tire, a insisté Jo. T'as une sale gueule.

— C'est bon, lâche-moi. T'as vu la tienne, de gueule ?

— Je t'emmerde, Céline. Vas-y, t'as qu'à monter, tu gerberas sur Enzo, il va aimer.

— Vous dites quoi ? a braillé l'intéressé.

— Rien, elles ont répondu en chœur, sans le regarder.

La musique a repris, greffée à l'arachnide comme le chant d'une bête. En boucle, désespérément coincée sur *repeat*. Jo a pensé qu'elle était la seule à saisir l'ironie de la chose.

Ils ont pris place dans les nacelles. Jo s'est installée, a descendu la barrière de sécurité. Les shoots d'adrénaline, elle les a toujours pris seule. Les autres sont montés par deux, en paires gloussantes, ont attaché les sangles sur leur ventre et refile leur jeton en plastique à Sauveur, le forain qui gère l'attraction : toujours lui depuis le temps, juste une dent en moins et le cheveu plus rare. Il a fait un clin d'œil à Jo ; il a toujours su reconnaître les bizarres, les aime en frère.